

LA POLOGNE ET LES HABSBOURG

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649774418

La Pologne et les Habsbourg by Michal Newlinski

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

MICHAL NEWLINSKI

**LA POLOGNE ET
LES HABSBOURG**

LA POLOGNE
ET
LES HABSBOURG

#

LA POLOGNE
ET
LES HABSBOURG

M. Newlin'ski.



PARIS | VIENNE
E. PLON ET C^{ie}, ÉDITEURS | FAESY ET FRICK, LIBRAIRES
10, RUE GARANCIÈRE | 27, GRABEN

1880

LA POLOGNE ET LES HABSBOURG

La politique moderne a d'étranges caprices, et ses incessantes métamorphoses sont de nature à déconcerter l'observateur le plus consciencieux. Humblement courbée, à certaines heures, sous le régime de la force, elle semble n'avoir d'autre but que de satisfaire d'ambitieux appétits, sans le moindre souci pour les véritables aspirations des peuples. Puis à cette atonie morale succèdent de brusques réveils. Il semble, par intervalles, que l'Europe ait honte d'elle-même et veuille se réhabiliter en faisant appel aux idées généreuses, aux sentiments humanitaires. On la voit alors, attentive à la voix des philosophes et des penseurs, prendre résolument en main la grande cause du progrès et soutenir des luttes ardentes pour la faire triompher. Ce sont les heures bénies où Dieu fait clairement apparaître, dans un lumineux rayonnement, les principes éternels de la justice, de l'émancipation et de l'égalité. L'humanité se reprend à espérer et à croire.

Dans un sublime effort, elle accomplit de véritables miracles, en rappelant à la vie des nationalités qui semblaient endormies pour jamais sous un joug séculaire.

Malheureusement, de tels efforts ne durent qu'un instant. Sous l'influence du scepticisme moderne, le désenchantement vient vite; le monde, sans direction et sans boussole, se laisse de nouveau aller à la dérive; et malheur à ceux qui ne savent pas comprendre à temps que l'heure est passée.

Il semble, d'ailleurs, que l'Europe, même dans ses plus nobles élans, ne sache pas se défendre de certaines partialités incompréhensibles. Ses actes les plus généreux ont constamment porté le caractère de véritables partis pris.

Pleine de compassion et de bienveillance pour certains peuples, elle n'a qu'une indifférence à peine déguisée pour des nationalités qui mériteraient cependant de s'imposer à son attention par l'héroïsme de leur martyre et la stoïque vertu de leurs courageux champions. Sans doute (et c'est là précisément le danger) il s'élève aussi des voix que l'on peut croire autorisées pour demander, à l'égard de ceux qu'on oublie, la même protection et la même justice. Mais sont-elles toujours bien sincères? Et ne risque-t-on pas, en les écoutant, de s'engager fatalement dans une route néfaste?

Il est un peuple, surtout, qui doit apprendre désormais à se méfier des enthousiasmes sans but et des entraînements irréflectifs. Il est une nation, intelligente et chevaleresque entre toutes, dont le sang a coulé pour toutes les grandes causes, et dont le tour ne vient jamais lorsque la fortune capricieuse distribue ses faveurs. Le dix-neuvième siècle, dans les élans grandioses dont nous parlions tout à l'heure, a ressuscité la Grèce et donné à l'Italie son unité nationale. Il a soulevé le linceul sous lequel reposait le cadavre de l'Orient chrétien; et des peuples que l'on pouvait croire à jamais anéantis se sont ranimés à sa voix. Les Serbes et les Roumains sont debout, en pleine possession de leur indépendance. La Bulgarie elle-même a trouvé de puissants et fermes protecteurs. Seule la nation martyre, dont le partage a été le grand crime historique du siècle dernier, se voit toujours et quand même oubliée. Vainement elle se redresse, vivante et fière, sous le regard de ses persécuteurs. Vainement le cri de ses enfants s'élève vers le ciel pour demander vengeance. Nul ne lui tend la main pour l'aider à reprendre sa place au foyer des nations. Il semble que l'indépendance, sainte et

sacrée pour les autres, doit être pour elle, longtemps encore, la terre promise qu'elle entrevoit de loin, comme les Hébreux du temps de Moïse, sans pouvoir y mettre le pied.

N'en a-t-elle pas eu la preuve tout récemment encore? Lorsqu'il y a deux ans l'aréopage européen s'est réuni sous la présidence du chancelier de Bismarck, tous les peuples de l'Orient chrétien ont défilé devant lui, dans les salons du palais Radzivill. Tous ont été admis tour à tour à lui exposer leurs vœux, à lui faire entendre leurs plaintes.

Les Arméniens, les Grecs, les Monténégrins et les Persans eux-mêmes ont été admis dans la salle du congrès. La Pologne seule n'a pas été entendue. Le *Memorandum* si concluant, si logique et si sobre dans sa modération, qu'elle a distribué aux plénipotentiaires, n'a pas eu les honneurs d'une discussion publique. Les ministres des grandes Puissances, investis d'un pouvoir absolu pour remanier à leur gré la carte de l'Europe, ont passé silencieusement à l'ordre du jour. Sans doute, nous ne l'ignorons pas, les questions dont on se préoccupe le plus ne sont pas toujours celles dont on parle tout haut. Le mystérieux travail de la pensée exerce parfois, sur les décisions futures de la politique, une influence bien autrement considérable que les discours d'apparat prononcés dans une assemblée où chacun a son opinion faite d'avance. Et des hommes aussi intelligents que ceux qui étaient réunis à Berlin n'ont évidemment pu croire que la paix de l'Orient serait fondée sur des bases durables, aussi longtemps que la patrie de Kosciuszko ferait entendre sa voix plaintive sur les rives de la Vistule. Dans l'intérêt même de l'œuvre de pacification entreprise d'un commun accord, plus d'un a dû regretter, au fond de sa conscience, de laisser échapper une occasion aussi solennelle.

Mais il n'en est pas moins vrai que la Pologne a été sacrifiée une fois encore à ce qu'on est convenu d'appeler de nos jours la raison d'État. Elle a pu voir par ce grand

exemple ce qu'elle doit penser des sympathies plus ou moins platoniques qui se manifestent à son égard sur divers points de l'Europe. Désormais, qu'elle le sache bien, elle doit apprendre à se replier sur elle-même et à raisonner toutes ses actions. Qu'elle se demande notamment, avant de prêter l'oreille à certains encouragements, s'ils ne cachent pas, à l'insu peut-être de ceux qui les propagent, une arrière-pensée égoïste et intéressée. Trop souvent, il faut avoir le courage de le dire, on a invoqué son nom et arboré son drapeau dans le seul but de donner à des combinaisons inavouables un reflet de poésie. Trop souvent on a fait appel à son héroïsme, en faisant luire à ses yeux la seule récompense qu'elle ait jamais ambitionnée, c'est-à-dire son indépendance nationale; et ceux qui abusaient ainsi de ses qualités natives n'avaient ni la volonté ni peut-être même la possibilité de tenir leurs promesses. Lorsque, au début de ce siècle, les légions polonaises ont suivi sur tous les points du monde les aigles de Napoléon I^{er}, n'avaient-elles pas l'espérance fondée de trouver en lui un protecteur puissant qui rétablirait un jour leur noble patrie dans son ancienne splendeur? Que reste-t-il aujourd'hui pour prix de tant de sang versé, de tant de dévouement, de tant de sacrifices? Deux choses seulement : le souvenir de Poniatowski trouvant la mort dans les flots de l'Elster, et le refrain de Béranger, qui a du moins consacré l'une de ses plus belles odes à cette mort tragique.

« Rien qu'une main, Français; je suis sauvé! »

Hélas! cette main secourable qui aurait suffi pour le tirer des flots glacés, nul ne la lui a tendue. Nous n'en faisons de reproche à personne; car dans de tels désastres tout secours efficace est souvent impossible. Mais nous avons dû rappeler ce souvenir comme un symbole qui s'applique à notre destinée nationale depuis plus d'un siècle. Nous avons cru trop aisément

ment aux promesses frivoles et aux encouragements donnés sans motifs. Il semble que, suivant l'expression poétique de madame de Staël, il y ait en nous « un superflu d'âme qu'il nous est doux de consacrer à ce qui nous semble beau ». C'est à coup sûr, pour les artistes, pour les écrivains et pour les hommes de guerre, une grande et précieuse qualité; mais pour un peuple qui veut reconstituer sa nationalité, c'est un défaut capital qui le livre sans défense à la merci de quiconque sait flatter son amour-propre et faire vibrer chez lui les cordes de l'enthousiasme.

Que de fois déjà les déceptions et les amers désenchantements sont venus nous infliger de terribles leçons! quo de fois, après nous avoir conviés aux dangers, on nous a oubliés, en répétant le mot malheureusement trop célèbre de Schiller : « *Der Mohr hat seinen Dienst gethan; der Mohr kann gehen.* » (Le Maure a accompli sa tâche; il peut s'en aller.)

Il faudrait retracer dans tous ses détails l'histoire du dix-neuvième siècle pour dresser la liste complète de ces déceptions sans cesse renaissantes.

Il faudrait des volumes pour rappeler à nos compatriotes combien de fois ils se sont battus en désespérés sans recueillir le fruit de leur inutile héroïsme. Ou plutôt non. Ce douloureux travail serait superflu; car nous ne saurions mieux faire que de reproduire ici, sans autres commentaires, les paroles saisissantes de notre grand poète Krasinski : « Des hauteurs escarpées des Alpes jusqu'aux flots azurés de la Méditerranée; sur les sommets des Apennins et sur ceux de la Sierra de Castille; dans les plaines de l'Allemagne et dans les steppes glacées de la Russie; dans tous les champs de France, sur toutes les mers, ils ont semé les germes de la Pologne future. Partout ils ont prodigué la divine semence, leur propre sang. » Hélas! jamais elle n'a voulu prendre racine; jamais elle n'a porté de fruits.

Eh bien, malgré tant d'épreuves, malgré tant de désil-